

Passion, Poésie, Politique, Pinter

Michel Vaïs

Numéro 120 (3), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24421ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2006). Passion, Poésie, Politique, Pinter. *Jeu*, (120), 200–203.



Mathilde Hébert

MICHEL VAÏS

Passion, Poésie, Politique, Pinter

La 36^e mission que j'ai effectuée pour l'Association internationale des critiques de théâtre (AICT) depuis 1992 m'a permis de prendre part à un grand rendez-vous avec le dernier Prix Nobel Harold Pinter en Italie, puis de m'envoler pour le Japon¹, voyage qui fera l'objet de ma chronique dans le prochain numéro. Avant d'atterrir à Turin, j'avais participé le 7 mars à une causerie à la Délégation générale du Québec à Paris, sur le thème « Voyages dans le pays du théâtre : guides et accompagnateurs ». Animée par Louise Vigeant, responsable de la bibliothèque Gaston-Miron, la discussion conviviale, à laquelle a participé aussi Georges Banu, fut l'occasion du lancement français de mon livre *l'Accompagnateur. Parcours d'un critique de théâtre*².

À Turin se déroulaient plusieurs événements, qui ont drainé, outre environ 200 artistes, quelque 300 journalistes, essentiellement des critiques de théâtre, en provenance du monde entier. L'organi-

sation du prix Europe pour le théâtre (Premio Europa), qui, depuis le début en 1988, avait pour lieu d'ancrage la charmante ville de Taormina, en Sicile, a réussi, après cinq ans d'inactivité forcée due à des politiques publiques défavorables à l'action culturelle, à s'implanter en 2006 à Turin. L'occasion est venue des Jeux olympiques. Après le sport, et au moment où les Jeux paralympiques prenaient leur essor, se tenaient simultanément dans la ville toscane des Olympiades culturelles, qui ont eu comme invité-vedette Luca Ronconi.

1. La partie européenne de ma mission a été partiellement soutenue par l'Association internationale des études québécoises. Il est étonnant qu'aucun organisme public, québécois ou canadien, ne soutienne encore régulièrement mon action – bénévole – comme secrétaire général d'un organisme international affilié à l'UNESCO. Il me faut chaque fois cogner à de nombreuses portes, parfois en vain, dans une ronde épuisante et frustrante de pa-perasseries.

L'accueil à Turin était assuré par Premio Europa, qui a aussi soutenu mon transport au Japon.

2. Montréal, Éditions Varia, 2005.





Harold Pinter en entretien avec le critique anglais Michael Billington lors de la remise du prix Europe en mars 2006 à Turin.
Photo : Giorgio Sottile.

Comme ce metteur en scène est un des derniers lauréats du prix Europe pour le théâtre, le lien était naturel avec cette remise de prix, qui, en plus d'une cérémonie solennelle, constitue l'occasion de rencontres avec les lauréats passés et présents, ainsi que de représentations de toutes sortes. Et pour donner toutes ses chances à la réussite de l'événement, Premio Europa a invité l'AICT – qui lui est associée depuis le début, plusieurs de ses membres faisant toujours partie du jury – à tenir au même moment son 22^e congrès mondial à Turin. Ce qui fut fait, avec en prime un colloque au titre choc : « La fin de la critique³ ? »

Harold Pinter persiste et signe !

La décision de remettre le 10^e prix Europe à Harold Pinter avait été prise par le jury dès la dernière remise de prix en 2001, lequel avait été attribué à Michel Piccoli⁴. C'est à cause du désengagement de l'État italien dans la culture que cela n'a donc pas pu se faire avant que le dramaturge anglais ne reçoive le prix Nobel, le 7 décembre 2005. Son absence remarquée à la cérémonie de Börssalen (Suède), pour raison de santé, avait d'ailleurs laissé planer des doutes sur sa possibilité de se rendre à Turin quelques mois plus tard, pour recevoir ce nouvel hommage⁵. Par ailleurs, le discours aussi radical que retentissant qu'il avait livré pour la réception du prix

Nobel avait aussi provoqué bien des discussions. L'auteur du *Retour* y dénonçait avec vigueur l'impérialisme des États-Unis, « pays brutal, indifférent, méprisant et sans pitié », et la complicité de « leur petit agneau bêlant qui les suit partout au bout d'une laisse, la Grande-Bretagne, pathétique et soumise⁶ ».

À Turin, au moment où Harold Pinter pénétrait dans le Teatro Cagnano pour un entretien public avec le critique anglais Michael Billington, du *Guardian*, des manifestants italiens distribuaient des tracts citant des extraits de son discours à l'Académie du prix Nobel. Après avoir qualifié l'invasion de l'Irak d'acte de « banditisme » et de « terrorisme d'État », et ses auteurs, de criminels de guerre, il y demande que Bush et Blair soient traduits devant la Cour internationale de justice. Il ajoute que, si les États-Unis n'ont jamais reconnu cette Cour, la Grande-Bretagne, elle, l'a fait ; il est donc difficile de poursuivre George Bush sans

3. Les quatre exposés de ce colloque seront publiés en traduction française dans *Jeu* 121, en décembre 2006.

4. Voir mon article « Michel Piccoli : entre les planches et l'écran », *Jeu* 102, 2002.1, p. 148.

5. Pinter a expliqué à Turin qu'il avait fait une mauvaise chute à sa descente de l'avion à la mi-octobre, après avoir reçu un hommage au Gate Theatre de Dublin et que, une nuit à l'hôpital et quelques points de suture au front plus tard, il a reçu un coup de fil l'avisant de son prix Nobel. Quelques heures après, alors qu'il rédigeait encore son discours d'acceptation qu'on lui réclamait rapidement, il a dû retourner à l'hôpital d'urgence car on avait diagnostiqué dans son sang une maladie de la peau très rare. Il a donc passé quelques jours entre la vie et la mort, et il est apparu plutôt mal en point sur vidéo, dans un fauteuil roulant, au moment de la cérémonie.

6. Harold Pinter, « Art, vérité & politique », Conférence Nobel, Copyright La Fondation Nobel 2005. Traduction : Séverine Magois.

qu'il envoie ses *marines*. « Mais Tony Blair, lui, a ratifié [*sic*] la Cour et peut donc faire l'objet de poursuites. Nous pouvons communiquer son adresse à la Cour si ça l'intéresse. Il habite au 10, Downing Street, Londres⁷. »

Dans ses remerciements aux organisateurs du prix Europe, fièrement debout et s'appuyant sur une canne, Pinter en a remis : « L'Europe doit absolument s'unifier en surmontant ses divisions pour tenir tête aux États-Unis, qui sont une puissance totalitaire et dangereuse. » Pour radical qu'il ait été, ce discours faisait cependant écho aux propos des organisateurs du prix Europe. Son secrétaire général, Alessandro Martinez, a ainsi rappelé les paroles de Jean Monnet, père de la Communauté économique européenne : « Si je recommençais, je commencerais par la culture. » Quant au directeur de l'Union des théâtres de l'Europe (UTE), Élie Malka, après avoir rappelé que le président François Mitterrand avait été le premier à prononcer le mot « culture » dans l'enceinte du Parlement européen, il a noté que si l'Europe est passée de 7 centimes par an par habitant à l'époque à 20 centimes par an pour la culture aujourd'hui, ce n'est toujours pas assez. Malka a rappelé que l'Europe, selon le fondateur de l'UTE, Giorgio Strehler, c'est plus qu'une entité politique, géographique et économique : c'est une *idée*, une manière de vivre, une culture. Or cette culture est aussi présente ailleurs. Malka a cité à cet égard des pays comme Israël – où existe un théâtre membre de l'UTE, le Théâtre National Habimah –, mais aussi « le Canada, certainement ».

Il était émouvant de voir, sur le plateau du Teatro Carignano, Pinter qui, il y a quelques années, y avait lui-même mis en scène sa pièce *Ashes to Ashes* en italien, avant de la monter à Paris un peu plus tard. La compagnie du Teatro Stabile, hôte du prix

Europe à Turin, lui avait aussi offert le poste de directeur artistique. Amaigri, la voix éraillée, le lauréat septuagénaire s'est prêté de bonne grâce aux questions incisives de l'habile Michael Billington. On a ainsi appris qu'il n'appréciait pas tellement qu'un metteur en scène suive trop servilement ses didascalies. Ayant débuté au théâtre comme comédien, il ne répugne pas à accorder à la mise en scène et au jeu une part de création : « Cela ne m'ennuie pas qu'une femme joue un rôle d'homme dans mes pièces. » Pourtant, à Rome, une production d'*En attendant Godot* avec deux femmes avait donné lieu à des poursuites de la part des ayants droit de Beckett. Mais Pinter assure que, dans une telle situation, lui ne protesterait pas.

Mêler l'horreur à la beauté

Celui qui s'avère encore le plus fort critique de son pays sur le plan politique (« There's nothing great about Great Britain, and there's no such thing as United Kingdom⁸ »), au point de passer parfois pour un hystérique, répond en public à des questions sur le discours politique au théâtre⁹. Quel est l'intérêt de livrer un discours militant sur la scène, et jusqu'où le théâtre peut-il aller dans cette direction ? Peut-on représenter l'Holocauste par l'art ? Réponse : « La poésie peut seule évoquer véritablement l'horreur, mieux que de froids rapports, en la mêlant à la beauté. Le théâtre montre l'horreur cachée, enfouie au fond de nous-mêmes. » Avec passion et causticité, il parle de la torture à la prison

7. *Ibid.*

8. Est-ce un hasard si la BBC n'a même pas mentionné son prix Nobel, et que ni le Royal Court ni le National Theatre n'ont souligné son 75^e anniversaire de naissance ? se demande Ian Herbert dans le magazine *Theatre Record* (Londres, mars 2006) ; ce n'est pas étonnant, conclut-il, mais « honteux ».

9. Déjà, le 10 septembre 2001, il avait fait à Milan un discours terriblement hostile aux États-Unis. Les journaux italiens ont titré le lendemain soir, 11 septembre : « La première bombe fut celle de Pinter. »

de Abou Ghraïb, puis de la Palestine. Pour lui, c'est clair, le théâtre et la vie ne font qu'un. Il assure que ses critiques ne s'adressent pas au peuple, mais au gouvernement des États-Unis, coupable d'un impérialisme meurtrier en Amérique latine autant qu'au Moyen-Orient. « Beaucoup d'Américains sont aussi dégoûtés et furieux que moi au sujet de la politique de leur pays en Irak. » Allez-vous encore écrire des pièces de théâtre, demande Michael Billington en conclusion ? Réponse brutale : « J'ai déjà écrit vingt-neuf foutues pièces ; ça suffit pas ? »

Véritable conscience prémonitrice de notre temps, le Prix Nobel 2005 a aussi écrit des poèmes qui paraissent encore d'une brûlante actualité. Après son discours enflammé d'acceptation du prix Europe, quatre acteurs anglais du Gate Theatre de Londres¹⁰ sont montés sur la scène du Teatro Carignano pour lire quelques-uns de ces textes, sans commentaire. Un des poèmes fut même lu deux fois, au début et à la fin du récital. Intitulé « Mort », Pinter l'avait inclus à la fin de sa conférence du prix Nobel :

Où a-t-on trouvé le cadavre ?
Qui a trouvé le cadavre ?
Le cadavre était-il mort quand
on l'a trouvé ?
Comment a-t-on trouvé le cadavre ?
Qui était le cadavre ? [...]

Dans la salle bondée du Carignano, plus d'une personne n'a pu s'empêcher alors d'avoir une pensée pour Slobodan Milošević qui, la veille, avait été découvert inerte dans sa cellule...

Mais la remise du prix Europe donne aussi l'occasion à des artistes, éditeurs, traducteurs, critiques ayant côtoyé le lauréat et son œuvre, de témoigner de son apport au théâtre mondial. Venus d'Amérique du

Sud ou d'Asie, d'Europe ou des États-Unis, ceux-ci expliquent leur rapport avec cette œuvre. En Italie, en jouant ses pièces, on a découvert l'importance des pauses. « Avant lui, on devait toujours parler sur la scène », dit une traductrice, rappelant que Pinter fut d'abord un acteur. Une actrice parle du vertige de jouer ces textes : « C'est une langue qui ne sert plus à communiquer, qui oblige à jouer contre-nature. Le corps est alors forcé de dire la vérité. » D'autres assurent qu'ils ne se seraient pas mesurés à Shakespeare s'ils n'avaient auparavant joué du Pinter. Un comédien affirme que jouer Pinter lui a permis de « grandir sur la scène » et une actrice ajoute : « Il faut conserver l'ambiguïté du texte de Pinter. » Car parfois, « l'histoire d'un couple contient celle de tout le XX^e siècle », soit un résumé de toute la violence et de toutes les victimes du siècle. Enfin, s'inclinant devant les 4 P – Passion, Poésie, Politique, Pinter –, le commissaire à l'Éducation, à la Formation, à la Culture et au Multilinguisme de l'Union européenne, Ján Figel, a affirmé que l'auteur anglais « élève la voix pour la dignité humaine ».

Quant aux spectacles offerts dans ce minifestival, ni le froid *Troilus et Cressida* de Shakespeare/Ronconi, de 4 h 55, que j'ai abandonné au premier entracte, ni les extraits de pièces de Pinter mis en scène en français par Roger Planchon ne méritent vraiment que l'on s'y attarde. Il y eut cependant une mise en scène vivante et colorée du *Maître et Marguerite* de Boulgakov, par le Lituanien Oskaras Korsunovas. Notons que ce dernier a partagé le prix Europe Nouvelles Réalités théâtrales de 2006 avec le chorégraphe Josef Nadj. Comme Pinter, les deux lauréats ont fait l'objet de rencontres publiques, et l'on a pu voir des films documentaires sur le travail de Nadj. ■

10. Dont le célèbre Jeremy Irons.